

Les Blancs, minorité anti-concordataire : micro-différence religieuse et identité régionale dans le Sud de la Bourgogne

Marie-Aimée DUVERNOIS, Archives des sciences sociales des religions, 1987, 64/1 (juillet - septembre), 157-176.

http://www.persee.fr/showPage.do?urn=assr_0335-5985_1987_num_64_1_2444

The Whites (Anti-Concordat Minority): Religious Micro-Differences and Regional Identity in the South of Burgundy - The Whites constitute a religious micro-difference officially created through a scission with the Catholic Church (Concordat, 1801). They can be differentiated from their fellow Catholics by their religious opposition — which stigmatizes and marginalizes them — and their overemphasis of certain regional customs (their religious zeal in a practicing region) — which contributes towards maintaining passionate relationships between them, ranging from solidarity to hostility. There is a tacit agreement between them : the Whites maintain their identity through their faithful observance of traditional practices, in order to create an image of themselves as exemplary Catholics. The other inhabitants of the region also use the Whites' originality to reassert their own specifically regional identity — "our Whites" —thus, enriching the heritage of Catholics.

Le choix d'un sujet bien spécial — une minorité qui se définit par sa pratique religieuse — m'a poussée à adopter une approche ethnographique originale — à la croisée de trois disciplines : l'histoire, la psychologie et la sociologie — et à appréhender d'une façon nouvelle la question de la construction d'une identité collective.

Un sujet bien singulier

Je me suis intéressée à la présence d'un groupe d'anticoncordataires dans le Sud de la Bourgogne, plus précisément dans le Charollais — ma région natale. Ceux-ci (2) se nomment les « Blancs » (on ne connaît pas les raisons de cette appellation par eux-mêmes et autrui) dans cette région. Ils sont issus des divers courants religieux populaires jansénisants — dont les convulsionnaires vers 1780 — qui se sont épanouis dans la Loire au XVIIIe siècle. Le mouvement populaire (provenant en majorité des couches moyennes de la population) des jansénistes convulsionnaires (3) — né à Paris en 1728 puis exporté en province avant la Révolution — est une réaction spontanée de quelques centaines de fidèles en réponse à une série de tensions, de répressions religieuses et politiques menées par la monarchie absolutiste. Sa signification politique est claire : revendications anti-étatiques (une Église indépendante de l'État) critique de la centralisation) et anti-hiérarchiques (notamment vis-à-vis de l'Église). Sous la Révolution, les jansénistes de Paris ayant cessé leur opposition politique — ils ont approuvé la Constitution Civile du Clergé — le mouvement convulsionnaire s'éteint ; quelques adeptes partent en province propager leurs idées. Ils trouveront un terrain favorable dans des régions où les jansénistes refusent la Constitution Civile du Clergé : Lyon, le Sud de la Bourgogne. La souplesse de la doctrine janséniste lui permettra, au début du XIXe siècle, de s'imprégner d'une nouvelle forme d'opposition politico-religieuse : la dissidence anticoncordataire.

Pendant la période révolutionnaire, un mouvement de laïques (les futurs anticoncordataires) a soutenu les prêtres réfractaires ayant refusé la Constitution Civile du Clergé. Cet appui populaire a permis l'apparition et le maintien d'un culte clandestin — assez rapidement indépendant des prêtres réfractaires — qui, en se référant à l'Ancien Régime, exprime sa résistance au changement.

Les anticoncordataires constituent une dissidence religieuse en rupture avec l'Église depuis le Concordat de 1801. Cet accord est destiné à rétablir de bonnes relations entre le gouvernement et le pape qui a refusé la Constitution Civile du Clergé une dizaine d'années auparavant. Dans l'ensemble, le Concordat reprend les mesures de la Constitution Civile du Clergé. L'Église est maintenue en tant que rouage de l'État, le clergé restant un corps de fonctionnaires. La géographie ecclésiastique de la France est à nouveau complètement remaniée — les cadres administratifs des départements et des cantons servent à délimiter les circonscriptions des diocèses et des cures — mais avec l'approbation du Pape cette fois-ci.

Ces mesures indisposent les prêtres réfractaires qui prônent le gallicanisme — c'est-à-dire l'indépendance de l'Église vis-à-vis de la royauté et de la papauté — et un retour aux rites du

Concile de Trente (Contre-Réforme, établissement des dogmes de l'Église, 1545). Un article du Concordat demande la démission de tous les évêques de France — ce qui provoque un scandale — pour reconstruire, après les changements de la Révolution, une Église contrôlée par le gouvernement.

Le Concordat déclenche un mouvement général de protestation en France, assez important en Vendée-Poitou (La Rochelle, les Deux-Sèvres) et dans la région lyonnaise où ils se sont maintenus jusqu'à aujourd'hui (sauf à La Rochelle). Connu sous le nom de Petite Église, ce mouvement est bien mal nommé si l'on considère son évolution : en effet, son dernier évêque (jusqu'en 1828), en raison des divergences doctrinales qui séparent les différents groupes anticoncordataires, n'a procédé à aucune ordination, provoquant ainsi la mort du clergé dissident.

La religion « blanche » ne diffère de celle des catholiques que dans sa forme (et non dans le fond) : elle est plus traditionnelle. Il s'agit d'une nuance du catholicisme.

Rien, apparemment — leur appartenance sociale, leur mode de vie — ne permet de distinguer les Blancs de leur entourage catholique. L'existence de la religion blanche peut même passer inaperçue dans la vie quotidienne. Prenons par exemple la pratique des pèlerinages. Des catholiques m'avaient signalé les fréquents pèlerinages des Blancs début août, les jours précédant l'Assomption. Et en effet, alors que je circulais en voiture aux alentours d'un village, je rencontrais deux pèlerins sur mon chemin : deux hommes (que je connaissais, les ayant contacté quelques mois auparavant) marchaient l'un derrière l'autre, munis chacun d'un baluchon pour leur casse-croûte, se dirigeaient vers une église toute proche... Pour les remarquer, il fallait vraiment être au courant de leur présence !

Que fallait-il chercher ? La difficulté de saisir le sujet (comment appréhender cette petite différence ?) était d'autant plus grande que cette minorité constitue un groupe très fermé, ayant un goût prononcé pour le secret — en particulier à propos de leurs pratiques religieuses. D'où la nécessité d'adopter une méthodologie originale.

Le terrain : une recherche « en négatif » et une ethnographie de la nuance

Cette étude est fondée sur une année d'enquête de terrain. Au bout de quelques semaines, j'ai pu rencontrer quelques familles blanches, bien souvent à l'aide de mes relations dans la région. A la fin de mon séjour, j'ai finalement pu prendre contact avec une vingtaine de ménages blancs (c'est-à-dire un échantillon de chacune de leurs parentèles). Trois familles seulement ont bien voulu parler assez librement de leur religion grâce aux recommandations d'une personne (catholique) en qui elles ont confiance.

Les contraintes du terrain — une approche des Blancs difficile — orientaient ma démarche. En effet, j'ai principalement eu accès au discours sur les Blancs, souvent sans pouvoir vérifier les dires. Il me fallait mener une étude très pointilliste de ce discours, saisir les nuances du langage. D'où l'importance de la parole : dans une région où l'on n'est pas très loquace, il faut prêter beaucoup d'attention à la moindre syllabe, aux divers silences et sous-entendus. Je me suis livrée à une approche « de l'intérieur », cherchant à décoder le verbe de mes interlocuteurs.

J'étais obligée de mener aussi une enquête « en négatif » — c'est-à-dire principalement avec des témoignages sur les Blancs — méthode qui au premier abord peut sembler paradoxale et incomplète. Ce type d'approche se justifiait de toute façon parce que les Blancs ne sont pas isolés dans le Charollais : il faut prendre en compte l'environnement dans lequel ils vivent pour comprendre leur maintien dans la région depuis près de deux siècles.

Cette enquête « en négatif » qui à priori pouvait constituer un sérieux handicap s'est révélée un atout précieux, mon champ d'investigation s'est trouvé considérablement élargi. L'étude des Blancs constitue un moyen d'accès à la vie religieuse du Sud de la Bourgogne.

Une région-frontière

Les Blancs sont situés sur une zone-frontière, à l'extrême Sud de la Bourgogne et à la pointe Nord du Lyonnais, à cheval sur trois départements : en majeure partie la Saône-et-Loire, une petite portion de la Loire et une frange du Rhône. Sur le plan économique, il s'agit d'une région en régression, éloignée des grands centres urbains plus dynamiques. C'est une région agricole (la population agricole représente 32 % de la population active en 1975 dans le Charollais) (4) : on y pratique l'élevage (viande du Charollais) et la polyculture. On trouve aussi de l'industrie textile et métallurgique (Charlieu, Chauffailles). Cette région peut être considérée comme une zone tampon, économiquement marginale et historiquement peu connue. Son histoire politique fait apparaître l'existence d'un territoire aux frontières mouvantes, phénomène mal vécu par la population qui exprime son malaise sous la forme d'une longue résistance antifiscale aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Un phénomène cependant est remarquable : l'intense activité religieuse de la région dès le Moyen-Âge (règne de Cluny au XI^e siècle, Marguerite-Marie Alacoque à l'origine du culte du Sacré-Cœur au XVIII^e siècle). A l'heure actuelle, on observe encore un surprenant dynamisme religieux (centre de rencontres œcuménique de Taizé, Renouveau Charismatique à Paray-le-Monial, etc.). La pratique religieuse générale reste importante : les messalisants ruraux (c'est-à-dire les messalisants issus de la population catholique adulte des cantons ruraux) représentent 53 % de la population (cantons de Chauffailles et de La Clayette) et les pascalisants ruraux en moyenne 65 % de la population (canton de Chauffailles : 67 %, La Clayette : 84 %) (5). Les signes de la vie religieuse imprègnent le quotidien : on trouve crucifix et images pieuses dans les ateliers et les usines des bourgs.

La vie sociale des catholiques repose sur la volonté de ne pas se distinguer d'autrui. Le mode de sociabilité tend à réprimer toute expression. « La répression commence tôt, les bons enfants étant ceux qui ne manifestent rien ; de même, les bonnes maisons sont celles d'où ne sort aucun bruit, les bonnes ménagères sont celles qui parlent peu et bas » (6). C'est le règne de la discrétion.

UN GROUPE EN DEMI-TEINTE

Les Blancs forment une minorité religieuse qui présente de nombreux points communs avec l'ensemble de la population régionale. Ce sont des gens apparemment « comme les autres ». Les similitudes entre Blancs et catholiques s'expliquent par l'ancienneté des familles blanches dans la région — installées là au moins depuis le XVIII^e siècle. Les Blancs appartiennent aux catégories sociales majoritaires dans la région : paysannerie indépendante et petite bourgeoisie (artisans, commerçants). Originaires de la région, les familles blanches (leurs noms sont d'ailleurs identiques à ceux des familles catholiques), suivant l'évolution de l'ensemble de la population, ont eu tendance à se prolétarianiser récemment.

Cette micro-différence religieuse se distingue néanmoins de son entourage catholique. Ainsi nous pouvons tout d'abord remarquer la coexistence de deux aspects de la religion blanche :

- son opposition (à l'Église, à la pratique religieuse officielle) ;
- son surinvestissement des attitudes religieuses régionales.

Chacune de ces caractéristiques a des implications sur le plan des relations sociales : par son caractère d'opposition, la minorité religieuse représente l'« autre », c'est-à-dire la différence, pour les catholiques, et par le surinvestissement de certaines formes religieuses régionales, les Blancs représentent l'identique, le « soi ».

Les relations entre Blancs et catholiques vont donc s'établir sur ces deux registres :

- d'une part, le caractère « autre » des Blancs va créer des tensions ; la religion blanche est alors vécue comme un stigmate, ce terme étant défini comme un « attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité, c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler » (7) ;
- d'autre part, le caractère « soi » des Blancs permet d'établir un lien très fort
- quoique ambivalent — entre Blancs et catholiques.

UNE FORME D'OPPOSITION AUX CATHOLIQUES

Dans le cadre d'une société plutôt repliée sur elle-même, socialement assez uniforme (mis à part celle des classes sociales, il y a peu de différences ; prédominance des autochtones — très forte endogamie longtemps pratiquée — donc les contrastes culturels n'existent pas), les Blancs, en s'opposant aux catholiques (ils n'assistent pas aux offices de la paroisse ; ils votent à gauche, dans une région majoritairement à droite), deviennent les représentants de LA différence. Pour les catholiques, un Blanc est notamment celui qui insiste particulièrement sur la pratique du jeûne : cela se remarque à l'occasion des repas en commun, à la cantine scolaire ou à celle de l'usine. L'opposition des Blancs correspond à une logique de la distinction : « exister socialement, c'est être perçu, et perçu comme distinct » (8). L'opposition Blancs/catholiques — qui opère un classement en divisant chaque commune en deux « clans » (ils font tables séparées au débit de boissons) — met en œuvre cette logique de la distinction et de repérage du monde intérieur : en principe, on est Blanc ou catholique (de parent à enfant, par « héritage » en quelque sorte) ; l'identité de chacun s'établit à partir de ces deux pôles.

On peut tout d'abord remarquer la solidarité qui règne entre les Blancs : ceux-ci font bloc face aux catholiques. Par exemple, lorsque les Deschaintre ont eu des démêlés avec la justice après avoir kidnappé leur petit-fils (né d'un ménage mixte — Blanc/catholique — en cours de divorce), leurs coreligionnaires blancs les ont soutenus sans réserve même s'ils désapprouvaient leur conduite. Les Blancs sont assez repliés sur eux-mêmes, ils cultivent leurs liens de parenté et pratiquent en principe l'endogamie. N'imaginons pas que les conflits n'existent pas : des divergences, des querelles divisent les Blancs. Mais au-delà de ces problèmes se maintient la solidarité et le silence face aux catholiques. Les Blancs se soutiennent mutuellement dans les difficultés, financièrement si nécessaire. L'entraide est pratiquée sans faille.

Une opposition religieuse

Les Blancs s'affirment catégoriquement opposés à l'Église depuis la Révolution française. Résumons leur position : le gouvernement révolutionnaire s'étant mêlé des affaires religieuses plus que nécessaire (alors qu'auparavant l'État laissait plus d'indépendance à l'Église), les Blancs estiment qu'à partir de ce moment-là l'Église de France s'est engagée dans la mauvaise voie et ils la considèrent donc comme pervertie. En conséquence, depuis la fatidique période révolutionnaire, les Blancs condamnent la politique de l'Église en refusant de reconnaître la hiérarchie et en particulier l'infaillibilité pontificale. « Nous ne reconnaissons pas le Pape », affirment-ils.

Les Blancs considèrent que l'Église s'est fourvoyée — en caricaturant, pour eux il s'agit plutôt d'une parodie d'Eglise — surtout depuis le Concile Vatican II, et ils manifestent parfois ouvertement la non-reconnaissance de ses représentants. Par exemple, vis-à-vis des prêtres ou des religieuses qui ne portent pas de vêtements distinctifs : ils s'adressent à eux de la même façon qu'à des laïques.

Rappelons encore que la tendance janséniste déjà évoquée des Blancs exprime aussi une opposition à l'Église.

Les pratiques religieuses des Blancs se déroulent hors des circuits de l'Église. Les sacrements sont administrés sans son recours et même l'enterrement a lieu sans son intervention. Les Blancs perpétuent également les pèlerinages régionaux qui autrefois n'étaient pas contrôlés par l'Église ; pour cette raison, ils ont évité les pèlerinages, très encadrés, concernant la santé des animaux. Toutes ces pratiques expriment un refus de toute ingérence de l'Église dans les affaires religieuses des Blancs.

Le « culte des morts » est également révélateur de l'opposition à l'Église. En effet, les tombes des Blancs, par leur simplicité, leur dépouillement, contrastent singulièrement avec celles des catholiques, qui, en comparaison, paraissent luxueuses. On repère très facilement leurs tombes dans un cimetière grâce à leur dépouillement : les Blancs plantent une croix en bois à l'emplacement

de la tombe ; ils boudent tout monument en pierre ou en métal ; parfois un entourage en planches délimite la tombe ; le nom du défunt est en général inscrit sur un cœur en émail — symbole du cœur du Christ — placé à la jonction des deux branches de la croix. Celle-ci pourrit d'ailleurs assez vite et se casse. Les Blancs renfoncent alors la partie supérieure de la croix dans le sol et quand le bras de celle-ci touche la terre, on cesse d'entretenir la tombe. Cette pratique fait contraste avec le soin accordé à l'apparence extérieure des autres tombes. Les sépultures blanches semblent narguer celles des catholiques. La sobriété voulue des tombes blanches manifeste le mépris des modes de l'Église.

Une opposition politique

Sur le plan politique, les Blancs, à l'inverse des catholiques, se montrent dans l'ensemble favorables à la gauche. Pourquoi cette option ? Par ce choix politique, ils se positionnent contre l'Église qui soutient la droite. Au moment des élections, ils proclament fréquemment : « Yen a marre de voir toujours ces cagouleurs au Conseil municipal... » (un agriculteur). Mais surtout, en se situant à gauche, les Blancs s'affirment par le refus de la position politique des catholiques. Ainsi les Blancs agissent moins pour eux-mêmes qu'en fonction des catholiques. Ceci les met singulièrement en position de dépendance par rapport aux catholiques.

Les Blancs maintiennent une certaine distance vis-à-vis du débat politique villageois : ils tiennent par-dessus tout à garder leur indépendance ; ils ne veulent pas être récupérés politiquement.

Nous avons vu que les Blancs représentent la différence, dans la région : grâce à cette position sociale, ils jouent le rôle de partenaire des catholiques et permettent l'expression des conflits lorsqu'on est « entre soi ». Ce système d'identification Blancs/catholiques — qui fonctionne comme un couple sociologique particulier (par opposition, les catholiques se surnomment les « noirs ») — facilite les échanges et les affrontements en permettant l'extériorisation de l'agressivité à l'intérieur du groupe. Cette opposition donne un sens aux rivalités.

Une stigmatisation particulière

Comment la religion blanche peut-elle être perçue comme un stigmate ? En quoi les Blancs peuvent-ils être objectivement gênants ? Les pratiques religieuses perpétuées depuis le début du XVIII^e siècle ont des répercussions sur la vie quotidienne des catholiques. On le remarque en diverses circonstances : repas en période de jeûne (si l'on invite des Blancs, il faut mettre du poisson au menu, dans une région productrice de viande...), besoin d'un service les jours de fermeture des commerces des Blancs lorsque la fête religieuse tombe en semaine, choix assez limité de la date des diverses réunions villageoises (notamment le dimanche, en principe complètement chômé, ou en période de Carême). Mais surtout les Blancs exigent la soumission à leurs lois en imposant la conversion du catholique (elle est célébrée par un responsable des Blancs) en cas de mariage mixte.

Dans l'ensemble, les contraintes de la cohabitation avec les Blancs ne sont pas très importantes. En fait, la petite différence religieuse ne prend des proportions considérables que compte tenu du contexte : une région très pratiquante. Et la dimension politique de l'opposition blanche ne peut qu'exacerber les tensions.

a) Le rejet des Blancs

A l'intérieur d'un village, les Blancs sont marginalisés sur plusieurs plans : économique (foncier), spatial et dans la vie quotidienne.

Cette situation ne date pas d'aujourd'hui. Dès leur origine, parce qu'ils enfreignaient les normes du groupe (qui consistent entre autres à pratiquer officiellement la religion catholique), les Blancs ont été mis en marge de la vie sociale. « Au début du siècle, celui qui n'allait pas à la messe était très mal considéré. A la limite, cela paraissait inconcevable... Il était un objet de scandale : on le montrait du doigt » (un commerçant). La pratique clandestine de la religion blanche a été ressentie comme une provocation : d'où les réactions d'hostilité et de mépris à l'égard des dissidents.

Marginalisés, les Blancs se sont retrouvés très défavorisés sur le plan foncier car tous les échanges, achats et ventes, sont basés sur les rapports interpersonnels, les informations sur le marché des bonnes terres se transmettant de bouche à oreille. Les dernières exploitations agricoles des Blancs sont en train de disparaître, conséquence inévitable de la discrimination. La marginalisation des Blancs sur le plan foncier n'est pas un simple détail dans une région à vocation essentiellement agricole.

La marginalisation des Blancs est également perceptible au niveau de l'espace. Dans plusieurs villages, on note l'existence de quartiers presque exclusivement composés de Blancs.

Mais le phénomène le plus visible et surtout le plus frappant est sans aucun doute l'emplacement réservé aux Blancs à l'intérieur du cimetière. En effet, en général les Blancs sont inhumés dans un espace bien distinct, « le carré des Blancs ». A l'origine il s'agissait du coin dit « des suppliciés » — réservé aux non-baptisés et aux gens vivant en concubinage — qui était situé en-dehors du cimetière béni.

Le cimetière est l'espace-clé du village, « dernier logis » où « tous les habitants du village se rassemblent, finalement », « véritable village religieux » (9). La marginalisation des Blancs dans le cadre de cet espace matérialise bien le type de rapports institué entre eux et les catholiques.

Les conflits entre Blancs et catholiques sont en général évoqués dans le passé, et souvent niés : « Ils ont jamais fait deux bandes » (une agricultrice). « Autrefois, il y avait des batailles continuelles entre les Blancs et les catholiques » (un agriculteur). Le discours sur le mode passé permet de se distancer vis-à-vis des tensions actuelles.

Autrefois les Blancs étaient surnommés les « embêtés » : en effet, leur pratique religieuse marginale — dans le cadre d'une région très pratiquante — les empêchait de participer aux temps forts de la vie sociale, c'est-à-dire au rassemblement de tous les villageois à l'occasion de la messe, et aux rites de passage tels que baptêmes, premières communions, mariages et enterrements. Actuellement, leur situation est quasi identique (sauf pour les enterrements).

Il n'existe pas de relations d'intimité entre Blancs et catholiques qui ne se rendent pas visite réciproquement, que ce soit pour « faire quatre heures », pour prendre un café ou pour passer une soirée ensemble. « On a des relations plus polies et nécessaire qu'un élan. Je ne connais pas d'exemple d'amitié de familles blanches et noires sur le plan individuel » (un professeur).

Tout le monde a en mémoire les conflits qui ont eu lieu entre les familles blanches et les familles catholiques au début du siècle, à l'occasion des mariages mixtes. « Autrefois, y'a eu beaucoup de déceptions amoureuses... Dès qu'on voyait qu'un p'tit jeune Blanc fréquentait un "noir", on faisait tout pour les séparer, et le jeune était marié à une Blanche le plus vite possible. Ah, y'en a eu des drames à cause de ça ! Y'a des jeunes de Chevagny qui sont restés célibataires après leur déception. Y'a Jules qui a eu une déception amoureuse (...) : le père a refusé le mariage (...). Il s'est suicidé » (une commerçante retraitée). Ce récit donne une notion fidèle du climat de tension qui régnait alors entre Blancs et catholiques.

Actuellement, la situation s'est quelque peu modifiée. Les mariages mixtes sont assez fréquents. Néanmoins les familles catholiques ressentent toujours le mariage d'un enfant avec un Blanc comme une catastrophe.

Les catholiques devenus Blancs sont doublement rejetés, en premier lieu par leur propre famille — ils sont souvent « oubliés » dans les relations familiales — qui invoque les exigences des Blancs jugées démesurées. « Dans leur histoire de mariage, c'est toujours eux qui veulent changer l'autre... Il faut prendre la religion (blanche) pour épouser un Blanc. Ça c'est un peu fort. C'est jamais l'inverse, ils ne veulent pas autrement. Là ils vont un peu loin » (une agricultrice). Dans l'ensemble, les familles catholiques, même peu pratiquantes, vivent très mal les mariages mixtes. Assez fréquemment, le futur conjoint blanc n'est présenté (le rite de présentation des fiancés est le premier pas de l'intégration au sein de la nouvelle famille) qu'aux plus proches membres de la famille catholique qui se limite ainsi aux seules démarches indispensables pour établir les futures relations. En général, la famille catholique laisse dans l'ombre le fiancé puis le mari blanc dont elle a honte.

Reste alors le problème de l'insertion du nouveau venu au sein de la famille blanche. Elle paraît assez difficile. Le statut des catholiques devenus Blancs semble un peu différent de celui des autres Blancs. Ils ne sont pas considérés comme des Blancs à part entière, le groupe ne leur accorde pas sa pleine confiance, surtout s'il s'agit de la première génération. Et même plus tard, à la deuxième génération, une différence subsiste, le catholique devenu blanc ou son enfant reste encore celui qui dérange, celui qui n'a pas de place précise au sein de la collectivité car il est passé d'un camp à l'autre.

Finalement, le catholique devenu blanc semble être le révélateur d'une lutte de factions où chaque camp — mis à part la conversion obligatoire du catholique — se refuse à faire des concessions et ne cède en rien à l'autre.

Quelles sont finalement les raisons qui poussent les catholiques à rejeter les Blancs ? Les catholiques se sentent tout d'abord menacés par le secret des Blancs qui les inquiète. La religion blanche leur apparaît aussi comme un défi, une audace étonnante : les Blancs ont osé rompre avec l'Église tout en pratiquant fidèlement leur religion. Ce choix est jugé insensé par les catholiques fidèles à l'institution de l'Église. Il leur faut donc lutter contre cette insolence. Enfin il s'agit aussi de se mobiliser contre la petite différence régionale : les Blancs servent alors de cible à l'agressivité des catholiques.

b) Le malaise et la riposte des Blancs

La marginalisation des Blancs a pour conséquence un certain « mal de vivre » qui s'exprime de diverses manières : alcoolisme, dépression nerveuse et maladies psychosomatiques, réactions violentes parfois.

Il n'est pas facile d'être Blanc. Cela implique de subir une double contrainte : d'une part un effort pour maintenir un style de vie religieuse astreignant à l'époque actuelle, d'autre part assumer les conséquences de ce comportement original — c'est-à-dire une certaine marginalisation. Il est donc logique que, prisonniers de cette contradiction, certains Blancs (ceux qui ont en plus d'autres difficultés) se sentent étouffer et « craquent ».

L'alcoolisme des Blancs semble à priori en contradiction avec une pratique religieuse exigeante. Ce sont les Blancs doublement marginalisés (par leur identité religieuse — Blancs d'origine catholique — et par leur situation familiale ou professionnelle) qui fournissent les clients assidus des cafés. Les Blancs qui boivent ne négligent pas obligatoirement leurs devoirs religieux. Boisson et religion se pratiquent indépendamment et peuvent coexister chez un même individu. N'oublions pas que l'alcoolisme est un phénomène régional : bien, beaucoup (ou trop) boire fait partie des habitudes locales, de la vie quotidienne, et ne va pas forcément de pair avec l'irrespect de la morale et de la religion.

Certains Blancs expriment donc en permanence leur malaise en se réfugiant dans l'alcool, d'autres le manifestent périodiquement par la violence lors des fêtes villageoises (bagarres). Les Blancs utilisent ainsi les moyens de défolement régionaux mis à leur disposition.

LE SURINVESTISSEMENT DES NORMES RÉGIONALES

Les Blancs se distinguent des catholiques par leur zèle à respecter les normes régionales, par leur vigilance à vivre la moralité ordinaire plus qu'il n'est nécessaire. Les Blancs surinvestissent les normes régionales dans le domaine de la religion, de la structure familiale, du respect des valeurs et du mode de sociabilité régionaux.

Une forme d'hyper-religiosité

La religion blanche est caractérisée par le surinvestissement des diverses formes de religion catholique et populaire de la région qui se sont amalgamées pour constituer un tout autonome. Aussi elle se présente sous la forme d'un syncrétisme composé des éléments suivants :

- la religion catholique de l'Ancien Régime ;
- l'aménagement de certaines pratiques, consécutif à la situation de dissidence ;
- le jansénisme populaire ;
- les pèlerinages et le culte des saints.

Ce syncrétisme est en quelque sorte un « produit régional ».

a) Le catholicisme de l'Ancien Régime : une religion de la crainte

Nous sommes là en présence d'une forme particulière de tradition religieuse. Il s'agit de l'attachement à des croyances et à des formes de pratiques religieuses apprises il y a plusieurs générations mais modifiées depuis par l'Église.

Les manuels de catéchisme des Blancs datent du XVIII^e siècle. Deux éditions sont à leur disposition, celle de Lyon et celle d'Autun : celle-ci, datant de 1781, a été réimprimée en 1978 (10). La réédition récente de cet ancien catéchisme témoigne de son plein usage encore aujourd'hui.

La prière tient une place importante dans la vie religieuse des Blancs. Elle est silencieuse à l'église. Les Blancs vont dans certaines églises fréquentées par les catholiques, mais en-dehors des offices de la paroisse. « Ils sont si recueillis à cette occasion que pendant toute la durée des offices (des Blancs), il est inutile de chercher à les voir ou à leur parler » (11).

Les Blancs attachent beaucoup d'importance au repos du dimanche et des fêtes et au jeûne qui est observé le vendredi et le samedi, aux Quatre-Temps, Vigiles, Rogations, et pendant toute la période du Carême, dimanche compris.

Ils continuent à célébrer les dix fêtes supprimées par le Concordat : la Circoncision (1^{er} janvier), la Chandeleur ou Purification (2 février), l'Annonciation (25 mars), le lundi de Pâques, les Rogations, la fête de St Jean Baptiste (24 juin), la Nativité de la Vierge (8 septembre), l'Immaculée Conception (8 décembre) et la fête de St Jean l'Évangéliste (27 décembre). La Fête-Dieu a été maintenue le jeudi (le Concordat l'a reportée le dimanche suivant). D'autres fêtes de l'Ancien Régime sont respectées par les Blancs : l'Épiphanie (3 janvier), les Sts Pierre et Paul (29 juin), et la St Louis (25 août).

Le « culte des morts » se fait à la mode du XVIII^e siècle. Il est caractérisé par un extrême dénuement : un Blanc quitte ce monde de la même façon qu'il y est venu, c'est-à-dire nu. Il sera simplement enveloppé dans son linceul, que l'on clôt au moyen d'épingles croisées deux par deux en forme de croix. Le cercueil lui-même est très sobre, il a l'apparence d'une simple caisse.

Les Blancs n'extériorisent pas leur peine, témoignage, d'après eux, de leur foi intense.

Le jour des funérailles, les Blancs font de longues prières individuelles chez eux, puis forment un cortège en silence vers 11 h 45, pour « avoir les cloches » de l'Angélus à midi, comme cela se pratiquait avant la Révolution. Le mort est porté à dos d'homme dans son cercueil reposant sur deux branches de saule fraîchement coupées. L'enterrement se déroule dans la plus grande simplicité. Une croix de bois précède le cortège ; on n'utilise ni couronnes ni fleurs. Au cimetière, après les condoléances, lorsque les catholiques sont partis, les Blancs descendent le cercueil en terre — à l'inverse des catholiques romains, le mort est disposé les pieds contre la croix — puis s'agenouillent autour de la fosse et prient longuement.

Actuellement, on trouve encore de vieilles tombes semblables à celles des Blancs dans les anciens cimetières du Nord de la Loire. Les Blancs ont donc perpétué un ancien « culte des morts », les cimetières monumentaux datant du début du XIX^e siècle.

La Religion blanche s'est maintenue dans l'esprit du XVIIIe siècle. C'est une religion qui enseigne à supporter la souffrance : d'ailleurs le malheur amène à se tourner vers Dieu. Les misères endurées sont un châtement pour les péchés commis, il faut les accepter avec soumission pour expier. C'est aussi une religion qui insiste sur la nécessité d'éviter le péché (en particulier le péché de la chair, c'est-à-dire la luxure, « affection déréglée des plaisirs contraires à la pureté », selon la formule du catéchisme des Blancs). Il s'agit d'une religion empreinte d'une morale rigoureuse, plus basée sur la peur de Dieu (et du péché) et les devoirs à accomplir que sur l'amour de Dieu.

b) Un culte familial, conséquence de l'état de dissidence

Lorsqu'ils se sont retrouvés privés de prêtres, les Blancs ont dû faire face à une situation difficile. C'est à ce moment-là que, suivant les consignes d'un évêque anticoncordataire, les anciens ont pris en main leur religion.

Le « manifeste » des Blancs est une lettre écrite par Mgr de Marbeuf, archevêque de Lyon, le 6 décembre 1796. Cette lettre, reproduite et soigneusement conservée dans les livres de prières, est utilisée par les Blancs comme guide de leur conduite religieuse. Dans sa missive, considérant la pénurie de prêtres fidèles, Mgr de Marbeuf prescrit le recours aux anciens — qui sont de simples laïcs — pour célébrer les baptêmes, mariages, messes et réunions de prières.

Les jours de fêtes et les dimanches, la messe a lieu soit dans une église non « contaminée » (qui n'a pas été touchée par les révolutionnaires), soit dans un oratoire domestique, la plupart des maisons possédant une pièce spécialement aménagée tenant lieu de chapelle.

Les sacrements sont donc administrés par des anciens, responsables des Blancs de leur secteur (le village et ses environs). Les enfants font leur première communion, mais sans la consécration, c'est-à-dire spirituellement ou « de désir » (selon l'expression des Blancs), sans les paroles sacramentelles d'un prêtre. Il en est de même pour les autres sacrements, sauf le baptême — il peut être administré par un simple fidèle — et le mariage — donné mutuellement par les époux. La cérémonie nuptiale des Blancs a lieu avant le mariage civil, en principe une semaine avant : les jeunes mariés vivent ensemble pendant cette semaine, sous le contrôle de la famille.

c) L'héritage du jansénisme populaire

Les Blancs se servent de livres religieux populaires qui étaient imprimés entre autres à Autun et distribués par des marchands ambulants au XVIIIe siècle. Ces recueils de tendance janséniste contiennent divers extraits de la Bible et des prières populaires originales. Certaines prières ont un but pédagogique évident : ainsi le « Pater de la Jardinière » est un Notre Père paraphrasé où chaque verset est suivi d'un petit commentaire. Les « Oraisons de Ste Brigitte » (convulsionnaire au XVIIIe siècle) prescrivent de s'abstenir de travailler le samedi, jour du sabbat. Enfin, certaines prières sont adressées à des prophètes jansénistes convulsionnaires (le diacre Paris) du XVIIIe siècle.

Pour la pénitence, les Blancs se confessent directement à Dieu en récitant l'Acte de Contrition. Ils refusent l'attrition (le regret des fautes par crainte de l'Enfer) qui rend le pécheur plus coupable, au profit de la contrition, acte de volonté inspiré par la charité et l'amour de Dieu — c'est-à-dire suivant la conception des jansénistes.

Les Blancs observent encore d'autres pratiques jansénistes : la conservation de morceaux de reliques (celles de St Thibault, à l'occasion du pèlerinage de Vitteaux en Côte d'Or), le recopiage de textes (le catéchisme d'Autun a été copié deux fois, en 1896 et 1897), et l'utilisation, encore aujourd'hui, du vocable « se tourner » (il sert à désigner le catholique qui devient blanc pour se marier), terme de convulsion fréquemment rencontré dans les archives sur les jansénistes convulsionnaires.

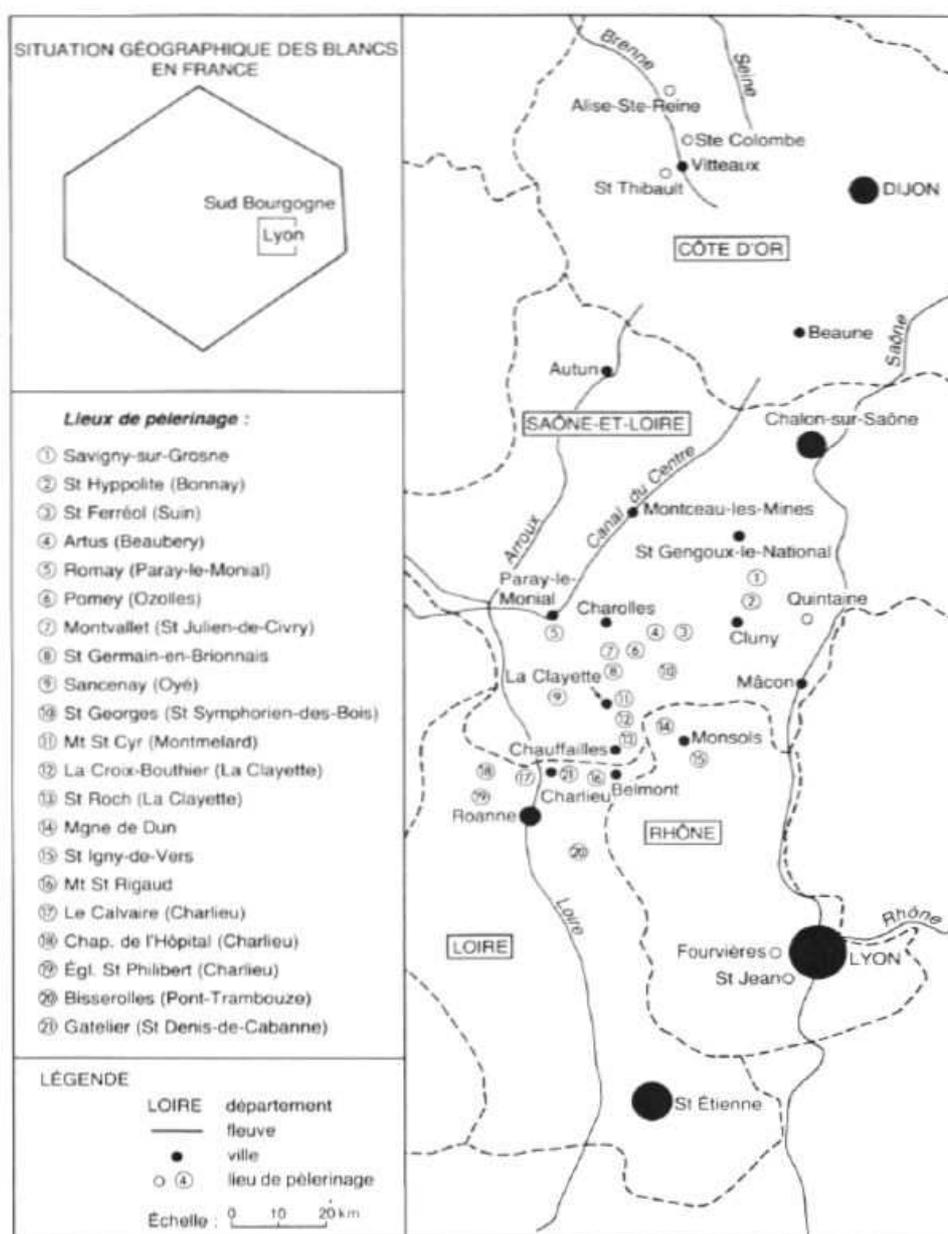
d) Les pèlerinages et le culte des saints

La pratique des pèlerinages n'est pas l'apanage de la population blanche : elle est largement partagée (quoique bien moins fréquente à l'heure actuelle) par l'ensemble de la population régionale.

Ces pèlerinages sont tous patronnés par un saint ; ils ont des visées thérapeutiques, chaque pèlerinage se rapportant à un problème de santé particulier.

Une partie des pèlerinages a lieu à des dates fixes, soit dans des églises paroissiales non « souillées » par les événements révolutionnaires, soit dans des endroits écartés ou même en pleine nature. Ils donnent lieu à des déplacements collectifs de distances très variables (20 à 200 km). Les pèlerinages pour femmes et enfants sont individuels, ils se déroulent sans date pré-établie et dans des lieux isolés. Cet isolement permet aux Blancs de pratiquer tranquillement leur religion, en toute discrétion.

Les lieux de pèlerinages des Blancs aujourd'hui



Les Blancs respectent les rites de pèlerinages en vigueur dans la région — principalement des tabous (silence observé à l'aller) ayant pour but d'accentuer la durée et l'étrangeté du voyage.

Aujourd'hui les Blancs sont certainement les pèlerins les plus assidus de la région, tout au moins par la régularité de leur pratique. Ils partent en pèlerinage au moment des rites de passage (première communion, veille ou avant-veille d'un mariage ou d'un enterrement) et à l'occasion des fêtes de la Vierge et des saints. Les rassemblements les plus importants réunissent plus de deux cents personnes.

Le rôle des pèlerinages est fondamental au niveau des échanges du groupe religieux. En effet, les pèlerinages favorisent les rassemblements. Certes les Blancs ont la possibilité de se retrouver en d'autres circonstances, principalement aux cours des réunions-repas lors des mariages et surtout pour les enterrements qui réunissent non seulement la famille mais un plus vaste réseau de connaissances, regroupant souvent une bonne centaine de personnes.

Les relations établies au cours des pèlerinages correspondent à d'autres modalités. Ce sont des réunions de type informel : les dates sont fixes, connue de tous, chacun est incité à y participer et s'y rend à l'heure qui lui convient le mieux. Les Blancs se déplacent en général en famille. Ils arrivent les uns après les autres, par petits groupes, sur le lieu de pèlerinage, et, les dévotions terminées, ils prennent ensemble un repas avant de se séparer. Ainsi se retrouvent des Blancs qui n'ont pas eu l'occasion de se rencontrer depuis longtemps. Les pèlerinages permettent donc un échange plus général qu'en d'autres circonstances. Or, ceci est capital, le groupe des Blancs n'étant pas bien structuré — il ne possède pas de hiérarchie à proprement parler ou d'autre organisation — les rassemblements périodiques constituent l'une des rares occasions leur permettant de se rencontrer.

Les Blancs sont quasiment les derniers pèlerins de la région. Les catholiques fréquentent encore quelques lieux de pèlerinages mais discrètement, voire même en cachette, car ils en ont honte. Ils jugent ces pratiques désuètes, « arriérées », pleines de « superstitions », et en même temps ils se sentent un peu coupables de renier leurs traditions. Ce sont les Blancs qui perpétuent ouvertement des pratiques populaires méprisées par les catholiques. Ce sont eux qui prennent en charge les pratiques traditionnelles de la région en faisant preuve de beaucoup de zèle sur le plan religieux.

L'exacerbation de certains traits culturels régionaux

Le surinvestissement des normes régionales est tout d'abord perceptible au niveau de la structure familiale : les familles composées (famille nucléaire + grands-parents ou frères et sœurs) sont plus fréquentes chez les agriculteurs blancs. Issus d'un milieu paysan, les Blancs accordent une valeur inestimable à l'enfant ; la survie de la minorité religieuse en dépend. Actuellement, les jeunes ménages blancs suivant l'évolution démographique régionale, ont une progéniture modérée (2 à 3 enfants) mais il est toujours important de concevoir un enfant peu après le mariage (un ou deux ans après), comme chez les catholiques.

La hiérarchie à l'intérieur de la famille blanche privilégie les « anciens », estimés et respectés ; ce sont eux qui témoignent du passé et perpétuent la tradition. Les grands-parents jouissent en général d'une autorité sans faille et leur influence n'est certes pas négligeable. L'édifice familial repose également sur le père ; la femme et les enfants lui sont soumis. C'est lui qui en dernier ressort prend les décisions. L'homme et la femme ont des rôles bien distincts au sein de la famille. La division des tâches reste traditionnelle — l'homme à l'extérieur, et la femme à l'intérieur, en priorité à la maison, même si elle travaille au-dehors. « En général, leurs femmes sortent peu. Ici une jeune fille ne sort que le jour de la fête patronale » (un instituteur).

La famille joue un rôle primordial dans la vie d'un Blanc. Elle transmet aussi bien une pratique religieuse qu'un certain comportement, une certaine manière d'être. Il s'agit tout d'abord d'inculquer des principes moraux chrétiens tels que le respect d'autrui — la politesse, l'obéissance — le travail consciencieux, l'honnêteté, la serviabilité, l'entraide, la charité et la générosité. Les

familles blanches prêchent aussi la sévérité sur le plan des mœurs, le respect absolu du mariage et par conséquent l'impossibilité de divorcer. Telles sont les valeurs prisées dans la région.

La famille veille aussi à contrôler sévèrement l'application de ces normes et valeurs et leur maintien en vigueur. Le contrôle familial est beaucoup plus strict chez les Blancs que chez les catholiques. Les parents surveillent de près les distractions de leurs enfants qui ne sont en général pas autorisés à se rendre au bal (ou exceptionnellement), considéré comme un lieu de perdition. « Les filles, dès qu'elles ont leur CAP, elles vont travailler en ville... mais elles sont logées dans la famille. Elles sont encore drôlement chaperonnées ! » (un professeur). La famille veille en particulier au choix du conjoint de leur enfant qui, même majeur, obéit en général aux injonctions des parents.

On pourrait penser que le respect scrupuleux des traditions et de la moralité chrétiennes a perpétué l'existence de familles assez semblables par leur mode de vie. Or il n'en est rien. Chaque ménage vit sa religion, éduque ses enfants de la façon qui lui semble être la meilleure, ceci n'excluant naturellement pas un certain nombre de pratiques communes. Enfin, certaines familles, notamment celles de la jeune génération, ne suivent pas toujours consciencieusement les normes blanches. N'ayant pas reçu d'éducation religieuse — surtout dans les familles mixtes — certains jeunes se contentent de suivre leurs aînés lors des rites blancs.

Les signes d'un lien ambigu

Les Blancs participent, dans le cadre de leur commune, à diverses activités dans le domaine du travail et des réjouissances, et aux enterrements, moments privilégiés des relations sociales. Cette participation aux manifestations de la vie publique du village est relativement récente, elle date d'une quinzaine d'années et coïncide avec la période des grandes mutations économiques et sociales de la région.

Dans l'ensemble, les Blancs n'ont pas de difficultés d'insertion professionnelle (sauf en ce qui concerne les agriculteurs, d'ailleurs peu nombreux aujourd'hui), ils sont bien intégrés, en particulier les commerçants et les artisans dont la clientèle dépend directement de la qualité des relations établies avec les habitants de la commune et de ses environs.

La participation des Blancs n'est pas toujours pleinement acceptée par les villageois qui tentent alors discrètement de les mettre hors circuit. Ainsi à Chevagny, deux Blancs font partie de la Commission des Impôts Directs. Pour l'un, il s'agit d'une participation symbolique car il est paralysé et muet. Quant à l'autre, il est prévenu (parfois on « oublie » même de l'avertir) un jour ou deux seulement avant la date des réunions, d'où son fréquent absentéisme.

Des efforts ont néanmoins été faits de part et d'autre. De nouvelles relations se sont engagées avec les paroissiens eux-mêmes à l'occasion des enterrements — cérémonie de première importance (occasion de rencontres, marché des nouvelles) au niveau des relations sociales d'une commune, ultime expression d'une solidarité. A l'heure actuelle en général Blancs et catholiques assistent réciproquement aux enterrements de leurs défunts, encouragés par une attitude plus conciliante de l'Église vis-à-vis de la minorité religieuse.

La manière dont les catholiques s'adressent aux Blancs révèle leur intégration dans la société villageoise. En effet, les catholiques désignent les Blancs à l'aide de surnoms — à titre individuel — identiques à ceux qu'ils utilisent pour eux-mêmes. Par exemple, ils parlent « du RM », de « la Titine » ou « du Magnien ».

Des relations d'entraide, de solidarité sont établies entre Blancs et catholiques, notamment à l'occasion des travaux agricoles.

Enfin, n'oublions pas les liens de parenté entre Blancs et catholiques, conséquence des mariages mixtes. Les Blancs eux-mêmes reconnaissent ces liens de parenté (à la troisième génération) en appelant « cousins » les membres de la famille catholique. De leur côté les catholiques sont flattés de cette marque de reconnaissance.

Phénomène apparemment surprenant, un accord tacite semble lier Blancs et catholiques. Lorsqu'on est « entre soi » : Blancs et catholiques entretiennent des rapports de complicité sur le

plan religieux. Les lieux de pèlerinages communs aux Blancs et aux catholiques sont fréquentés en alternance par les uns et les autres, de façon à « ne pas se gêner mutuellement ». Vis-à-vis de l'extérieur — c'est-à-dire des personnes qui ne sont pas directement concernées par l'existence des Blancs (résidents permanents en provenance d'autres régions ou résidents secondaires) : en général, les autochtones renseignent très mal les habitants venus d'ailleurs, qui s'interrogent en entendant parler des Blancs. Ainsi donc au village, on garde les Blancs pour soi.

Enfin, si les villageois ont l'impression que quelqu'un s'en prend aux Blancs, ils réagissent très violemment. Par exemple, un prêtre récemment arrivé dans un village, et sommairement informé de la question des anticoncordataires, a enfreint le code en vigueur (ne pas parler des Blancs) en demandant sans détour : « Qui est blanc ici ? ». Cette simple interrogation a été ressentie comme une indiscretion grossière, voire une menace. En conséquence, à partir de ce jour, le prêtre s'est heurté à la méfiance de tout le village, à l'hostilité commune des Blancs et des catholiques. Nous pouvons ainsi constater à quel point, face à une agression provenant de l'extérieur, Blancs et catholiques font bloc et se soutiennent mutuellement.

LE SECRET DES BLANCS

Le secret se manifeste à la fois au niveau des pratiques et du discours. En effet, les pratiques religieuses — la messe, le mariage... — se déroulent dans les coulisses de l'intimité blanche : les catholiques ne sont pas admis. Le secret consiste essentiellement à ne pas parler des pratiques religieuses et à se montrer discret sur la vie personnelle et familiale. Par exemple, les Blancs ne disent pas aux catholiques qu'ils vont en pèlerinages : ils mentionnent simplement qu'ils vont « voir des cousins ».

Enfin, des mesures préventives sont prises pour éviter toute « fuite » de parole intempestive. Ainsi lorsqu'un Blanc doit séjourner à l'hôpital, il fait souvent l'objet d'une surveillance de la part de ses coreligionnaires fréquemment présents à son chevet, dans la mesure du possible.

Le silence est vécu comme une chose inébranlable, qui va de soi, qui fait partie du dogme blanc : « Pour nous, dire ce qu'on fait (les pratiques religieuses), c'est notre plus grand péché » (une jeune fille blanche, secrétaire).

Les Blancs ont-ils réellement quelque chose à cacher, à préserver ? En ce qui concerne l'ensemble des pratiques blanches, je ne le pense pas. Ce que l'on connaît de la religion blanche n'a rien de surprenant — par exemple leur ancien catéchisme tout à fait officiel. Il n'y a donc a priori pas de quoi en faire un mystère. Par contre, les origines jansénistes convulsionnaires sont susceptibles de ne pas être dévoilées : d'une part parce que les Blancs en ont honte, d'autre part parce que les débordements de ce type de mysticisme seraient mal accueillis — jugés indécents, malsains et scandaleux — par les catholiques. Peut-être les Blancs tiennent-ils aussi à protéger un capital culturel. Et dans le cas des Blancs qui pratiquent leur religion sans bien en connaître les raisons, le silence permet de ne pas laisser paraître l'ignorance.

Dans le Sud de la Bourgogne, la pratique du silence n'est pas le privilège des Blancs : en effet, la population participe d'un mode de sociabilité où le non-dit a toute son importance. En ce sens, la pratique du secret est là sous forme de surinvestissement d'un trait de caractère régional. Ce point commun établit un lien avec les catholiques et constitue ainsi un facteur d'intégration.

Le silence vise à occulter la différence : il ne faut pas se faire remarquer, c'est-à-dire ne pas provoquer autrui par sa dissemblance.

Le silence permet de ne pas amorcer et de masquer les conflits : la confrontation ouverte est évitée grâce à un système de défense efficace qui ne laisse pas de prise à l'adversaire. Comme l'expliquait lui-même un Blanc : « C'est pas par secret mais pour éviter des vexations inutiles » (un ouvrier). Par leur mutisme, les Blancs se mettent hors d'atteinte des catholiques.

Le secret est le seul outil mis à la disposition des Blancs pour se construire un territoire social, symbolique distinct. Le secret assigne une place particulière aux Blancs, il leur permet de se marquer socialement.

Si les Blancs ne parlent pas de religion, par contre ils ne craignent pas de donner leur opinion politique. De leur côté les catholiques ne parlent pas de politique, mais parlent sans problème de leur religion. Ne sommes-nous pas là en présence d'un même type de secret, mais sous forme inversée par les Blancs, un contre-secret en quelque sorte ? Il n'y a pas de position neutre de la parole : la parole est pouvoir, elle est offensive. Par réaction, le silence des Blancs exprime une opposition.

Quel bénéfice les Blancs retirent-ils de la pratique du secret ? Le silence — même si c'est l'inverse qui est prôné par les Blancs — attire l'attention sur eux, les met en valeur.

Le secret est un moyen d'impressionner l'entourage, d'intimider les catholiques en suscitant un minimum de respect, voire de la crainte. Le secret est une forme de résistance passive à l'agressivité potentielle des catholiques. Le mutisme des Blancs limite la violence des catholiques et maintient ainsi une relative tranquillité. « On n'ose peut-être pas faire quelque chose contre eux, on ne sait pas comment ils réagiraient, ils sont si secrets » (une commerçante retraitée).

Le secret concerne aussi les catholiques. En effet, ceux-ci prennent en charge le secret des Blancs. J'avais parfois l'impression que le « mur du silence » était infranchissable : « Benoît, lui, y m'racontait tout. Y m'parlait bien sur la religion. Il est mort, alors j'peux pas répéter » (un agriculteur). Il s'agit d'un secret bien partagé par les catholiques : ainsi prend forme le secret du secret.

Les catholiques se montrent complices du secret des Blancs : ils veillent à ne pas aborder la question religieuse avec eux, à ne pas les questionner à ce sujet. « Un jour, j'ai rencontré le jeune Claude, il avait 15 ans à l'époque et il n'a pas bien fait attention à ce qu'il disait : — Moi, je suis levé depuis longtemps ce matin, pour dire la messe —. Moi, j'ai fait comme si j'avais pas entendu... » (une commerçante).

Réciproquement, c'est en utilisant un langage par allusion que les Blancs annoncent aux catholiques les pratiques religieuses qui interviennent dans la vie quotidienne commune. « Quelquefois, ma voisine part (en pèlerinage) et me dit "tu sais bien où je vais" » (une retraitée). Ce type de discours s'adresse spécifiquement aux catholiques qui, seuls, sont en mesure de le comprendre. Il témoigne de la connivence entre Blancs et catholiques.

En règle générale, entre Blancs et catholiques on parle de choses anodines. « Les Baligand, on les cause si on les rencontre, on parle de la pluie, du beau temps, on cause pas bien ; (...) ils laissent les autres tranquilles, les Blancs, alors ils veulent aussi qu'on les laisse tranquilles » (une agricultrice retraitée). On maintient donc une situation de trêve; un compromis est établi entre Blancs et catholiques.

Le respect du secret fait partie du contrat entre Blancs et catholiques. Le secret sépare Blancs et catholiques et marque la distance, la rupture. Mais c'est sur ce silence que se construisent aussi des relations de complicité, signe d'un lien très fort entre eux. Un lien passionnel, avec toute l'agressivité ou la solidarité qui en composent la trame.

LES BLANCS, SYMBOLE D'UNE IDENTITÉ RÉGIONALE

Malgré les tensions, un puissant consensus existe entre Blancs et catholiques. De part et d'autre un contrat implicite semble les lier. Cela se manifeste concrètement dans la vie quotidienne : par exemple, la tradition veut que, lors d'un pèlerinage, à l'aller les voyageurs soient parfaitement silencieux. Or, cette pratique n'est pas toujours rigoureusement observée. « Si je suis dans le jardin, caché, qu'ils (les Blancs) ne me voient pas, y'a un ramage terrible... Dès qu'ils m'aperçoivent ils se taisent » (un agriculteur). En public, les Blancs se sentent donc tenus de respecter leurs principes religieux. Ils sont en quelque sorte « en représentation » et les catholiques attendent d'eux qu'ils jouent scrupuleusement leur rôle de Blancs.

Les Blancs veulent donner d'eux-mêmes l'image d'un groupe exemplaire. Ils maintiennent leur identité par un ensemble de pratiques originales visant à les faire apparaître comme des catholiques fervents.

Leur différence qui les marginalise sert aussi à la population catholique de la région à affirmer sa propre identité. La présence des Blancs contribue à renforcer la religiosité régionale. Les Blancs représentent la permanence, la « vieille France » : ce sont des témoins du passé, mis en avant par les catholiques en tant que spécificité régionale — « nos Blancs ». Les Blancs enrichissent le patrimoine symbolique des catholiques.

Ainsi les Blancs prennent en charge l'identité religieuse de la région. Ils sont en quelque sorte délégués par les catholiques — grâce au zèle des Blancs, ceux-ci se sentent dispensés d'une éthique bien difficile à assumer aujourd'hui — pour vivre un idéal religieux partagé par tous.

L'étude des Blancs révèle une région très religieuse qui a connu la présence d'autres minorités catholiques anticoncordataires et/ou jansénisantes (entre autres les adeptes de l'abbé Jacquemont vers St Etienne et les Béguins vers St Etienne et Roanne) dans la Loire à partir du XVIII^e siècle. Le phénomène « Blanc » s'inscrit parmi ces autres micro-différences religieuses.

Le Sud de la Bourgogne est une région-frontière économiquement marginale et historiquement méconnue, aux caractéristiques culturelles peu marquées (elle est réputée pour son art religieux roman mais cette architecture laisse les paysans indifférents) : de là naît sans doute la nécessité de se construire une identité. La richesse de la vie religieuse régionale semble offrir aux Bourguignons les moyens de l'exprimer. Les minorités religieuses locales — dont les Blancs — servent d'étendard à cette région-frontière.

Cette étude met en évidence l'importance de la mesure — la discrétion, la pondération — dans la vie sociale des catholiques. Cette région construit son identité sur le mode de la nuance, à l'inverse d'autres groupes fonctionnant par contraste — par exemple les Tziganes qui se démarquent franchement de la société (12).

Marie-Aimée DUVERNOIS

NOTES:

- (1) Cet article provient d'une thèse de 3^e cycle : DUVERNOIS M.A., Les Blancs : minorité religieuse et identité régionale dans le Sud de la Bourgogne. E.H.E.S.S., Paris, 1985, 409 p.
- (2) Environ 300 personnes, réparties dans une quinzaine de villages (au maximum 10 % de la population par commune).
- (3) Les convulsions consistent en une variété de manifestations corporelles, « de la simple agitation à la léthargie, en passant par différentes figurations de la Passion du Christ ou des supplices des martyrs » (MAIRE CL. Les Convulsionnaires de St Médard. Paris, 1985, Gallimard, p. 14) pour présenter des preuves visibles et irréfutables de la présence de Dieu.
- (4) NADEL F., La Clayette et son canton. 1978, brochure, 11p.
- (5) ISAMBERT F.A et TERRENOIRE J.-P. Atlas de la pratique religieuse des catholiques en France. Paris, Éd. CNRS, 1980, p. 187.
- (6) FAVRET-SAADA J. et CONTRERAS J., Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage. Paris, Gallimard, 1981, p. 71.
- (7) GOFFMAN E., Stigmate. Paris, Éd. Minuit, 1963, p. 13.
- (8) BOURDIEU P., « L'Identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région ». Actes de la Recherche en Sciences Sociales. 1980, p. 35-67.
- (9) LE BRAS G., L'Église et le village. Paris, Flammarion, 1976, p. 76.
- (10) Catéchisme ou Abrégé de la Foi et des Vérités Chrétiennes, Nelle Éd. imprimée par l'ordre de Mgr de Marbeuf pour être seul enseigné dans son diocèse à Autun, P. Dejussieu, Imprimeur du Roi, 1781 ; Nelle Éd., Impr. Buguet-Comptour, Mâcon, 1979, 131 p.
- (11) BRUN C, Les Blancs ou anticoncordataires du Charollais. Dijon, Bernigaud et Privât, 1930, Annales de Bourgogne, 338 p.
- (12) WILLIAMS P., Une cérémonie de demande en mariage chez les Tziganes Rom de Paris. Paris, Selaf, Harmattan, 1984.